



**HAL**  
open science

# Langue et savoir dans l'Encyclopédie: le concours et la concurrence des deux éditeurs dans l'invention et la mise en œuvre d'une nouvelle métaphysique du savoir

Véronique Le Ru

► **To cite this version:**

Véronique Le Ru. Langue et savoir dans l'Encyclopédie: le concours et la concurrence des deux éditeurs dans l'invention et la mise en œuvre d'une nouvelle métaphysique du savoir. Véronique Le Ru. Diderot. Langue et savoir, Editions et presses universitaires de Reims, pp.97-114, 2014, 9782915271751. halshs-02056646

**HAL Id: halshs-02056646**

**<https://shs.hal.science/halshs-02056646>**

Submitted on 4 Mar 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

# Langue et savoir dans l'*Encyclopédie* : le concours et la concurrence des deux éditeurs dans l'invention et la mise en œuvre d'une nouvelle métaphysique du savoir

Le thème Langue et savoir est directement inspiré du double objet de l'entreprise encyclopédique que Diderot a dirigée avec d'Alembert de 1745 à 1758, puis tout seul de 1759 à 1765, avec l'aide cependant du Chevalier de Jaucourt à qui il rend hommage dans l'Avertissement du tome VIII de l'*Encyclopédie*. Rendre la philosophie ou le savoir populaire, d'une part ; fixer la langue, d'autre part, tel est le double objet de l'*Encyclopédie*, double objet en interaction puisque c'est en fixant la langue qu'on peut rendre le savoir populaire et que c'est en rendant le savoir accessible dans une nouvelle épistémologie ou dans une nouvelle grammaire ou présentation des connaissances qu'on invente une nouvelle langue de la raison ou une nouvelle métaphysique du savoir. J'entends ici par grammaire le sens dix-huitiémiste de liaison raisonnée des idées que lui donne d'Alembert dans les *Éléments de philosophie* :

D'un côté la formation des langues est le fruit des réflexions que les hommes ont faites sur la génération des idées ; et de l'autre le choix des mots par lesquels nous exprimons nos pensées, a beaucoup d'influence sur la vérité ou sur la fausseté des jugements que nous portons, ou que

nous faisons porter aux autres. Ainsi c'est principalement par rapport à l'art de raisonner, et à celui d'analyser nos idées, que le philosophe traite de la grammaire.<sup>1</sup>

Mon propos est de montrer que l'*Encyclopédie* permet de décliner le double thème Langue et savoir en savoir de la langue et en langue du savoir. Mais cette réciprocité de la langue et du savoir a pour condition d'opérer une refonte du sens de la métaphysique qui ne peut plus, après la critique lockienne des idées générales et la critique des systèmes mise en œuvre par Bayle et achevée par Condillac dans son *Traité des systèmes* paru en 1749, se suffire à elle-même et prétendre être la reine des sciences s'exprimant dans le langage choisi et abscons des Scolastiques.

Héritiers du geste radical de Descartes de faire table rase du jargon scolastique délayé en innombrables volumes qui encombrant la table de travail, les encyclopédistes veulent inventer une nouvelle langue simple de la raison pour rendre les connaissances accessibles au Public.

Mais cela présuppose une critique de l'usage traditionnel du terme métaphysique. Aussi commencerai-je par l'analyse de l'entrée METAPHYSIQUE de l'*Encyclopédie* pour présenter le point de vue que les éditeurs entendent prendre sur le savoir. Je caractériserai ensuite ce qu'est, pour Diderot et pour d'Alembert, la métaphysique des sciences et des arts qu'ils parviennent à mettre en œuvre, malgré leurs désaccords voire leurs différends. Je montrerai que cette métaphysique du savoir est originale par son objet, par sa méthode et par son fonctionnement. Elle se présente comme la nouvelle langue ou grammaire de l'*Encyclopédie*, innovante par l'usage revendiqué comme légitime d'artefacts pour rendre compte de l'ordre d'invention des connaissances.

---

<sup>1</sup> D'ALEMBERT, *Éléments de philosophie* (titre abrégé par la suite en *E.P.*), Paris, Fayard, 1986, p. 100-101.

L'article METAPHYSIQUE de l'*Encyclopédie* est anonyme mais a été clairement authentifié<sup>2</sup> comme étant de Diderot. Effectivement, malgré la brièveté de l'article, on peut facilement repérer quelques signes qui indiquent l'identité de l'auteur. Après avoir défini la métaphysique comme la science des raisons des choses, l'auteur ajoute : « Tout a sa métaphysique et sa pratique : la pratique, sans la raison de la pratique, et la raison sans l'exercice, ne forment qu'une science imparfaite »<sup>3</sup>. Dans l'affirmation de la réciprocité de la métaphysique et de la pratique, de la raison et de l'exercice, et de l'omniprésence de leur relation, on peut reconnaître le signe qu'il s'agit bien d'un article de Diderot. Sa pensée est en effet en rupture avec la conception traditionnelle de la métaphysique : la métaphysique n'est ni la science de l'être en tant qu'être, ni la reine des sciences mais seulement la raison d'une pratique. Elle n'a aucune autonomie mais est en étroite dépendance avec ce dont elle rend raison : sans la pratique, elle serait une science imparfaite et même sans doute plus incongrue que la pratique sans la raison. On peut imaginer en effet une pratique non fondée mais quel sens aurait une raison sans exercice ? Cette question est celle que Diderot aussi bien que d'Alembert adressent à la métaphysique : n'est-elle pas une science contentieuse<sup>4</sup>, inutile et vaine quand elle prétend être une science autonome, c'est-à-dire quand elle se coupe de l'activité pratique ou théorique, de l'art ou de la science qu'elle a pour fonction de fonder ? Ne doit-elle pas au contraire plonger ses racines dans la terre pour que l'arbre du savoir puisse se ramifier ? Les racines nues ne condamnent-elles pas l'arbre à la mort ? Si la métaphysique est définie comme la raison de la pratique (d'une

---

<sup>2</sup> Voir la liste de référence des articles de DIDEROT dans le tome V des *Œuvres complètes* (DPV), Paris, Hermann, 1975-...

<sup>3</sup> Voir l'article METAPHYSIQUE in *Encyclopédie*, t. X, 1765, p. 440.

<sup>4</sup> *E.P.*, p. 39 : « il ne faut pas être étonné si tant de questions subtiles, toujours agitées et jamais résolues, ont fait mépriser cette science vide et contentieuse qu'on appelle métaphysique ».

science ou d'un art), cela signifie que la pratique est bien la terre où elle prend racine. Dans l'article ENCYCLOPEDIE aussi, Diderot souligne cette réciprocité de la métaphysique et de la pratique et l'omniprésence de leur relation : « Toute science, tout art a sa métaphysique »<sup>5</sup>. Cette omniprésence de la métaphysique dans toute activité humaine, dans toute science, dans tout art, dans tout métier est au cœur de l'article METAPHYSIQUE. Même s'il est court et d'autant plus qu'il est court, l'auteur persiste et signe : « Interrogez un peintre, un poète, un musicien, un géomètre, et vous le forcerez à rendre compte de ses opérations, c'est-à-dire à en venir à la métaphysique de son art ». Trois artistes (un peintre, un poète, un musicien) pour un savant (un géomètre), le terme art choisi comme nom générique de toute activité ou pratique relevant des sciences, des arts et des métiers, le masque de l'anonymat tombe, l'auteur est bien Diderot. S'il subsistait un doute, la pirouette critique sur laquelle se retire l'auteur aurait tôt fait de le dissiper :

Quand on borne l'objet de la métaphysique à des considérations vides et abstraites sur le temps, l'espace, la matière, l'esprit, c'est une science méprisante ; mais quand on la considère sous un vrai point de vue, c'est autre chose. Il n'y a guère que ceux qui n'ont pas assez de pénétration qui en disent du mal.<sup>6</sup>

La fin de l'article METAPHYSIQUE nous laisse sur notre faim tant elle est ambivalente : pourquoi les considérations abstraites font-elles de la métaphysique une science méprisante ? Ou, au contraire, n'est-elle méprisée que par ceux qui n'ont pas assez d'esprit ? Mais alors, quel est le vrai point de vue sous laquelle la considérer ? Cette ambivalence de la conception de la métaphysique n'est pas un signe particulier qui permettrait d'identifier l'auteur, elle est commune aux Lumières. En effet, le nom de métaphysicien est compris

---

<sup>5</sup> Voir l'article ENCYCLOPEDIE in *Encyclopédie*, t. V, 1755, p. 642.

<sup>6</sup> Voir l'article METAPHYSIQUE in *Encyclopédie*, t. X, 1765, p. 440.

comme un titre injurieux que les penseurs se renvoient, à défaut de mettre au jour leurs divergences philosophiques profondes. Par exemple, la question de l'importance du temps est le prétexte saisi par Diderot pour combattre ce qu'on pourrait appeler la « métaphysique » de d'Alembert. C'est souvent de cette manière indirecte que Diderot et d'Alembert s'adressent leurs critiques dans l'intertextualité que ne cesse de leur offrir l'*Encyclopédie* ou dans leurs œuvres propres. La question du temps est soulevée par Diderot dans le *Rêve de d'Alembert* :

Diderot : « Me permettriez-vous d'anticiper de quelques milliers d'années sur les temps ?

D'Alembert : – pourquoi non ? Le temps n'est rien pour la nature ».<sup>7</sup>

Ces deux répliques témoignent de la divergence des orientations scientifiques des deux penseurs : pour d'Alembert, le temps n'est rien, la nature est essentiellement la matière inerte, alors que, pour Diderot, la nature est avant tout une nature organique, vivante et sensible, une nature où l'on naît, vit et meurt et où le temps est une détermination capitale. Selon Diderot, d'Alembert néglige le temps parce qu'il pense un temps abstrait et métaphysique (dans le mauvais sens du terme) : le temps mathématique est un temps métaphysique. Surgit ici un point de désaccord profond entre les deux éditeurs : à l'intérêt de d'Alembert pour les mathématiques, à sa volonté de construire à partir d'elles le modèle épistémologique de l'*Encyclopédie*, à son mépris pour la métaphysique, Diderot oppose son intérêt pour les sciences expérimentales, les arts et les métiers et pour la métaphysique qui en est solidaire. Quand d'Alembert émet des doutes sur la valeur des probabilités, Diderot réplique que « toute la science mathématique est pleine de ces faussetés que Monsieur d'Alembert reproche à l'analyse des

---

<sup>7</sup> Voir le *Rêve de d'Alembert* in *Œuvres philosophiques*, Paris, Garnier, 1964, p. 268.

probabilités<sup>8</sup>», que tout mathématicien est métaphysicien car les « incommensurables », les « rectifications » et les « quadratures » sont des abstractions d'ordre métaphysique. Autrement dit, celui qui se pensait antimétaphysicien et qui critiquait les rêves des philosophes<sup>9</sup> est plus métaphysicien que l'interprète de la nature :

Il n'y a point de questions de mathématiques à qui la même définition ne puisse convenir, et la chose du mathématicien n'a pas plus d'existence dans la nature que celle du joueur. C'est, de part et d'autre, une affaire de conventions. Lorsque les géomètres ont décrié les métaphysiciens, ils étaient bien loin de penser que toute leur science n'était qu'une métaphysique.<sup>10</sup>

D'Alembert répond à Diderot dans l'article GEOMETRE en distinguant l'esprit métaphysique et l'esprit géomètre et surtout l'esprit du jeu et l'esprit de géométrie « que le vulgaire [autrement dit Diderot] croit fort analogues »<sup>11</sup>. C'est au contraire le philosophe qui use excessivement de la méthode de l'analogie [toujours Diderot] en formulant à l'envi des conjectures, qui est, pour d'Alembert, le métaphysicien à abattre. Il est clair que les deux hommes ne confèrent pas la même référence au sens péjoratif du terme métaphysicien. « Métaphysicien » est une étiquette injurieuse que les penseurs se renvoient à défaut de mettre au jour leurs

---

<sup>8</sup> Voir *Sur deux mémoires de d'Alembert in Œuvres complètes*, Paris, Garnier, publiées par ASSEZAT & TOURNEUX, 20 vol., 1875-1877, t. 9, p. 202-203.

<sup>9</sup> Voir D'ALEMBERT, les *Éléments de philosophie*, p. 49 : « les rêves des philosophes sur la plupart des questions métaphysiques, ne méritent aucune place dans un ouvrage, uniquement destiné à renfermer les connaissances réelles acquises par l'esprit humain ». Diderot prend sa revanche en écrivant le *Rêve de d'Alembert*.

<sup>10</sup> Voir *Pensées sur l'Interprétation de la nature in Œuvres philosophiques*, § III, p. 179. Diderot au paragraphe précédent (§ II) allait encore plus loin en jugeant que les sciences mathématiques pures sont inutiles parce que coupées de l'expérience et de l'existence. Pour lui, seules les mathématiques appliquées ont véritablement une valeur qui leur vient, du reste, de l'expérience, c'est-à-dire de l'objet de leur application. L'instrument n'est valorisé que par la matière qu'il permet d'informer.

<sup>11</sup> Voir l'article GEOMETRE in *Encyclopédie*, t. VII, 1757, p. 628.

divergences philosophiques profondes. Cette solution abrégée pour régler ses comptes rend difficile la saisie du sens du terme métaphysique chez un penseur du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Pourtant, Diderot et d'Alembert, en tant qu'éditeurs de l'*Encyclopédie*, semblent s'accorder sur la définition de la bonne métaphysique : c'est la métaphysique des sciences et des arts, c'est-à-dire la science des maillons de la chaîne des connaissances. Mais ils diffèrent sur la méthode et sur l'esprit qu'il faut posséder pour parvenir à son élaboration. Pour Diderot, la méthode est essentiellement celle de l'analogie et des renvois qui sont principalement l'œuvre d'un esprit philosophique (rigoureux et critique) mais aussi quelquefois de l'homme de génie qui se risque à des conjectures heuristiques. Pour d'Alembert, la méthode à suivre est celle de la géométrie (qui permet l'analyse puis la synthèse des éléments d'une science) et l'esprit requis est l'esprit géométrique qui allie la finesse et la justesse, c'est-à-dire dans la terminologie de l'auteur la netteté et la précision. D'Alembert qualifie aussi cet esprit de systématique ou de philosophique, c'est de toute façon le bon esprit, mais il n'est pas de nature expérimentale et pour Diderot c'est là son défaut<sup>12</sup>. Cela ne l'empêche pas de se référer à l'article ÉLEMENTS DES SCIENCES de son collègue pour insister sur la nécessité que l'auteur de l'*Encyclopédie* soit multiple :

Quand un dictionnaire raisonné des sciences et des arts ne serait qu'une combinaison méthodique de leurs éléments, je demanderais encore à qui il appartient de faire de bons éléments [...] *Voyez l'article ÉLEMENTS DES SCIENCES*. Mais pour démontrer avec la dernière évidence, combien il est difficile qu'un seul homme exécute jamais un dictionnaire raisonné de science générale [...].<sup>13</sup>

---

<sup>12</sup> Défaut qu'il reproche directement à d'Alembert : « de la manière dont Monsieur d'Alembert parle du risque d'inoculation, on voit qu'il ne sait ce que c'est que l'opération, et qu'il n'a jamais vu inoculer » (*Sur deux mémoires de d'Alembert in Œuvres complètes*, éd. ASSEZAT & TOURNEUX, t. 9, p. 211).

<sup>13</sup> Voir l'article ENCYCLOPEDIE, p. 635.



De fait, quand on lit attentivement les deux articles ÉLÉMENTS DES SCIENCES et ENCYCLOPEDIE dans lesquels les deux éditeurs définissent respectivement les principes de constitution de l'*Encyclopédie*, on est davantage frappé par la « métaphysique commune » qu'ils entendent donner à l'ouvrage que par leurs différends. Métaphysique commune, principes de constitution de l'ouvrage : la seule métaphysique légitime à leurs yeux est celle qui régit l'organisation des connaissances ou encore celle qui préside à la systématisation des éléments des sciences et des arts, autrement dit celle que d'Alembert appelle dans l'article ÉLÉMENTS DES SCIENCES « la métaphysique des propositions [ou] l'exposition claire et précise des vérités générales et philosophiques »<sup>14</sup> et que Diderot nomme, dans l'article ENCYCLOPEDIE, « la métaphysique des choses, ou leurs raisons premières et générales »<sup>15</sup>. Malgré cette différence d'expression, les deux éditeurs ont en vue la même métaphysique, celle qui reconstruit pour chaque science ou chaque art son ordre d'invention qu'ils appellent aussi son histoire philosophique.

Cette métaphysique est originale sous deux aspects : par son objet et par sa méthode. Son objet est la recherche des éléments ou principes des sciences et des arts ; sa méthode est celle des éléments qui tâche de reconstruire l'ordre d'invention d'une science par l'analyse de ses principes et la constitution d'une présentation synthétique de ceux-ci, une fois mis au jour. L'entreprise encyclopédique, par la mise en œuvre de cette métaphysique, vise à rendre la philosophie populaire et à divulguer les secrets de fabrication<sup>16</sup>. En effet expliciter l'ordre d'invention d'une science

---

<sup>14</sup> Voir l'article ÉLÉMENTS DES SCIENCES, p. 492.

<sup>15</sup> Voir l'article ENCYCLOPEDIE, p. 642.

<sup>16</sup> Voir l'article ENCYCLOPEDIE, p. 647 : « Il serait à souhaiter que le gouvernement autorisât à entrer dans les manufactures, à voir travailler, à interroger les ouvriers, et à dessiner les instruments, les machines, et même le local [...]. Il y a peu de secrets

ou d'un art, c'est donner au lecteur les moyens intellectuels et mnémotechniques de s'approprier les éléments de cette science ou de cet art, et c'est aussi lui permettre de faire progresser les connaissances par l'apport systématique de toutes les informations principales concernant telle science ou tel art au moment où il réfléchit. En cela la fin de l'*Encyclopédie* est sa fin puisqu'elle tend précisément à rendre ses mises au point (sur une science ou sur un art) caduques par les expériences qu'elle incite à faire et par tous les progrès que les éléments portent en germe. Diderot en a bien conscience, lui qui désire que l'*Encyclopédie*, par la révolution qu'elle aura opérée sur les esprits, revête le plus tôt possible un air suranné<sup>17</sup> ; sa péremption sera, à ses yeux, la meilleure preuve de sa réussite<sup>18</sup>. Cela veut dire aussi que la nouvelle métaphysique que les éditeurs mettent en œuvre est à renouveler sans cesse puisque le savoir est toujours en mouvement : aussi bien les éléments des arts<sup>19</sup> que ceux des sciences sont à définir et à redéfinir au fur et à mesure que les connaissances évoluent<sup>20</sup>.

La nouvelle métaphysique du savoir étend ou resserre sans cesse les limites de nos connaissances : elle les étend par la découverte de nouveaux faits, elle les resserre parce qu'elle les ordonne<sup>21</sup>. Dans la formulation de sa méthode et de son objet, c'est-à-dire dans l'ordre encyclopédique des connaissances qu'elle exprime, la nouvelle métaphysique du savoir est une épistémologie ouverte où peut s'inscrire l'histoire des progrès de l'esprit humain. D'Alembert est le principal instigateur de cette épistémologie concernant la partie mathématique de l'*Encyclopédie*, Diderot, quant

---

qu'on ne parvint à connaître par cette voie : il faudrait divulguer tous ces secrets sans exception ».

<sup>17</sup> Voir l'article ENCYCLOPEDIE, p. 637.

<sup>18</sup> Voir l'article ENCYCLOPEDIE, p. 648.

<sup>19</sup> Voir l'article ENCYCLOPEDIE, p. 637.

<sup>20</sup> Voir l'article ENCYCLOPEDIE, p. 637.

<sup>21</sup> Voir l'article ENCYCLOPEDIE, p. 636.

à lui, met en œuvre cette métaphysique dans les sciences expérimentales, les arts et les métiers.

La métaphysique du savoir, si elle est originale par son objet et par sa méthode, l'est aussi par son fonctionnement. En effet, elle puise toute sa fécondité et tout son intérêt philosophique d'un ordre et d'outils présentés par les deux éditeurs comme des artefacts. L'ordre d'invention est une fiction, les outils tels que les renvois, l'indice de case vide ou de chaînon manquant, et le concept même d'élément sont des palliatifs qui visent à diminuer l'écart entre le rationnel et le réel par une appréhension plurielle et fragmentée du savoir idéalement unifié dans une « chaîne » de connaissances. L'ordre d'invention est certes le plus instructif, le plus pédagogique et le plus heuristique, mais il ne correspond (et les deux éditeurs le reconnaissent volontiers) à rien de réel dans une histoire événementielle ou empirique des sciences et des arts. C'est peut-être là l'acquis majeur de la refonte du sens du terme métaphysique par les deux éditeurs : ils ont tous deux une claire conscience que l'histoire des sciences ou des arts est de teneur philosophique plutôt qu'affaire d'historien. De même que l'histoire philosophique de nos idées est présentée par d'Alembert comme une compensation du désordre réel des premiers actes de connaissance<sup>22</sup>, de même l'ordre d'invention vient compenser le désordre réel des inventions (les inventeurs agissant soit par instinct, soit avec dissimulation, en tout cas sans ordre apparent). Ce que Diderot et d'Alembert appellent ordre d'invention est une reconstruction de l'histoire des sciences et des arts. Il s'agit de mettre en place un ordre fictif ou encore une histoire hypothétique dont l'intérêt est avant tout pédagogique, heuristique et

---

<sup>22</sup> Voir *D.P.E.*, p. 58.

méthodologique, et non de reconstituer l'ordre réellement suivi par les inventeurs<sup>23</sup>.

L'institution d'un ordre fictif mais logique des connaissances contribue à construire et à maintenir l'horizon de la métaphysique de l'*Encyclopédie*, à savoir celui d'une connaissance intégrale du réel où coïncideraient la chaîne des connaissances et celle des êtres. Elle nourrit, dans la fiction de sa sève pourrait-on dire, l'arbre encyclopédique dont les figures et branchages constitueraient, dans l'*Encyclopédie* parfaite, le reflet exact et l'expression même des entrelacs et entremêlements des êtres. Cette genèse fictive de l'ordre encyclopédique en fait pourtant toute sa richesse et toute sa valeur dans la mesure où elle conduit à poser le principe fondamental de l'unité des connaissances et propose d'y accéder au moins partiellement. Même si elle est vouée par définition à la péremption, l'*Encyclopédie* constitue bien, dans son ensemble, une histoire réflexive et philosophique des sciences et des arts. Elle soulève explicitement la question d'une organisation et d'une systématisation du savoir et met en œuvre et en pratique une nouvelle métaphysique. De ce point de vue, elle remplit une fonction régulatrice des connaissances. La métaphysique du savoir est conséquente, elle ne se présente pas comme une reine des sciences mais comme une classification et une régulation des principes et des faits. Et c'est peut-être de cette ambition modérée tournant le dos à tout système du savoir, qu'elle tire sa légitimité. En ce sens, les différences voire divergences des deux éditeurs ont sans doute été bénéfiques à l'ouvrage ainsi abrité de toute

---

<sup>23</sup> Voir l'article ÉLÉMENTS DES SCIENCES, p. 495 : « il ne s'agit point ici de l'ordre que les inventeurs ont pour l'ordinaire réellement suivi, et qui était sans règle et quelquefois sans objet, mais de celui qu'ils auraient pu suivre en procédant avec méthode ». Voir aussi l'article ENCYCLOPEDIE, p. 647 : « Il faudrait indiquer l'origine d'un art, et en suivre pied à pied les progrès quand ils ne seraient pas ignorés, ou substituer la conjecture et l'histoire hypothétique à l'histoire réelle. On peut assurer qu'ici le roman serait souvent plus instructif que la vérité ».

présentation dogmatique du savoir. C'est sans doute parce qu'il est travaillé par des tensions internes (entre les éditeurs, dans le choix des méthodes et des principes de classification) qu'il ouvre tant de perspectives nouvelles notamment en théorie de la connaissance. L'ouvrage donne naissance à l'histoire philosophique des connaissances et, au sein de cette histoire, la tension entre les deux modèles (d'abstraction mathématique des éléments pour d'Alembert ou d'observation et d'analogie entre les faits pour Diderot) nourrit la nouvelle métaphysique qui marque et traverse les deux grands champs d'investigations de l'*Encyclopédie*, à savoir les sciences et les arts. Mais bien loin de se séparer, ces deux champs d'investigation, au contraire, ne cessent d'interagir dans et par la tension des deux méthodes présentes dans la métaphysique du savoir qui régit leur exposition. En d'autres termes, l'*Encyclopédie* n'est pas l'ouvrage où naissent les disciplines, au contraire, elle est sans doute le dernier ouvrage à tenir en tension et en interaction toutes les branches de l'arbre des connaissances. Juste après elle, viendra le temps des Encyclopédies méthodiques ou thématiques qui, elles, découperont le savoir en disciplines (la grande affaire du XIX<sup>e</sup> siècle qui préférera aussi l'histoire à l'histoire philosophique).

En insistant sur l'importance de l'histoire philosophique ou de l'ordre d'invention des connaissances, d'Alembert et Diderot cherchent à montrer que le savoir se satisfait d'une présentation artificielle, du fait qu'il est inachevé et que l'ordre des connaissances ne rejoint pas l'ordre du réel. Par exemple, dans l'article ART, Diderot fait des « suppositions philosophiques » sur l'invention du papier et sur celle du verre. Pour le papier, il imagine « qu'un morceau de linge est tombé par hasard dans un vaisseau plein d'eau ; qu'il y a séjourné assez longtemps pour s'y dissoudre, et qu'au lieu de trouver dans le fond du vaisseau, quand il a été vide, un morceau de linge, on n'a plus aperçu qu'une espèce de sédiment, dont on aurait eu bien de la peine à reconnaître la nature,

sans quelques filaments qui restaient»<sup>24</sup>. Il ajoute que cette reconstitution hypothétique de l'invention du papier est plus instructive que son histoire véritable quand on la saurait.

Si tous les éléments des sciences et des arts étaient mis au jour, le travail de systématisation totale des connaissances serait achevé et l'enchaînement logique de tous les maillons du savoir mis en évidence. Les éléments, dans leur exposition exhaustive, fonderaient l'*Encyclopédie* complète. Mais quand bien même un tel ouvrage existerait (ce qui voudrait dire qu'on a atteint le savoir absolu), serait-il vraiment utile ? Si d'Alembert est tenté de rêver à un tel ouvrage où l'esprit humain participerait de l'intelligence suprême<sup>25</sup>, Diderot le juge tout à fait inutile<sup>26</sup>. Imaginer prendre le point de vue de Dieu sur l'univers, c'est sortir de sa condition finie d'Homme. Or c'est l'Homme qui intéresse Diderot : « C'est la présence de l'homme qui rend l'existence des êtres intéressante<sup>27</sup> ». C'est de l'Homme qu'il faut partir, c'est la disproportion de l'Homme, pour reprendre l'expression de Pascal, qui en fait le point de fuite de l'univers : « Pourquoi n'en ferons-nous pas un centre commun ? Est-il dans l'espace infini quelque point d'où

---

<sup>24</sup> Voir l'article ART in *Encyclopédie*, t. I, 1751, p. 714.

<sup>25</sup> Voir l'article ÉLÉMENTS DES SCIENCES, p. 491 : « si nous pouvions apercevoir sans interruption la chaîne invisible qui lie tous les objets de nos connaissances, les éléments de toutes les sciences se réduiraient à un principe unique, dont les conséquences principales seraient les éléments de chaque science particulière. L'esprit humain, participant alors de l'intelligence suprême, verrait toutes ses connaissances comme réunies sous un point de vue indivisible. Mais il s'en faut de beaucoup que nous puissions nous placer à un tel point de vue ».

<sup>26</sup> Voir l'article ENCYCLOPEDIE, p. 641 : « Quant à ce système général d'où l'arbitraire serait exclu, et que nous n'aurons jamais ; peut-être ne nous serait-il pas fort avantageux de l'avoir ; car quelle différence y aurait-il entre la lecture d'un ouvrage où tous les ressorts de l'univers seraient développés, et l'étude même de l'univers ? presque aucune : nous ne serions toujours capables d'entendre qu'une certaine portion de ce grand livre ».

<sup>27</sup> Voir l'article ENCYCLOPEDIE, p. 641.

nous puissions avec plus d'avantage faire partir les lignes immenses que nous proposons d'étendre à tous les autres points ?<sup>28</sup> ».

Centrer l'*Encyclopédie* sur l'Homme, c'est prendre acte de la disproportion entre les capacités de l'esprit humain et l'énigme du monde, c'est la rendre présente et vivante. Certes, la chaîne des connaissances ne rejoint pas celle des êtres : au mieux peut-on établir quelques rapports entre les connaissances des hommes et le réel. Mais si l'on centre l'*Encyclopédie* sur l'Homme, n'est-on pas satisfait de la penser comme « une vive et douce réaction des êtres vers l'homme, de l'homme vers les êtres ?<sup>29</sup> ».

Ce texte pourrait être lu comme un appel à un anthropocentrisme renouvelé : face au silence éternel des espaces infinis, l'Homme est un point vivant et conscient<sup>30</sup>. Mais on peut y lire surtout un correctif de la perspective épistémologique que d'Alembert entend donner à l'*Encyclopédie*. Pour Diderot, l'*Encyclopédie* ne doit pas être un ouvrage coupé de l'Homme, il faut y mettre de l'humain, du sentiment, du style, même si les objets dont elle s'occupe sont les êtres et les phénomènes permanents de la nature. Alors que d'Alembert caractérisait le bon livre d'éléments comme celui qui apprend et laisse « beaucoup à penser » (art. ÉLÉMENTS DES SCIENCES, p. 496)<sup>31</sup>, Diderot insiste sur l'importance du style dans un bon ouvrage<sup>32</sup>. Mais les deux

---

<sup>28</sup> Voir l'article ENCYCLOPEDIE, p. 641.

<sup>29</sup> Voir l'article ENCYCLOPEDIE, p. 641.

<sup>30</sup> Voir la suite du texte de l'article, p. 641 : « Est-il dans l'espace infini quelque point d'où nous puissions avec plus d'avantages faire partir les lignes immenses que nous nous proposons d'étendre à tous les autres points ? Quelle vive et douce réaction n'en résultera-t-il pas des êtres vers l'homme, de l'homme vers les êtres ? ».

<sup>31</sup> Voir aussi *Éléments de philosophie*, p. 188 : « Le propre d'un bon livre d'éléments, est de faire beaucoup penser ».

<sup>32</sup> Voir art. ENCYCLOPEDIE, p. 638 : « On ne le lira pas pour apprendre à penser ; mais jour et nuit on l'aura dans les mains pour en apprendre à bien dire. Tel sera son sort, tandis que tant d'ouvrages qui ne seront appuyés que sur un froid bon sens et sur une pesante raison, seront peut-être fort estimés, mais peu lus, et

directeurs s'accordent à reconnaître la double fonction de la nouvelle métaphysique du savoir : présenter de manière simple et accessible les connaissances, c'est-à-dire aussi mettre en œuvre une nouvelle langue du savoir.

S'interroger sur le sens positif que les encyclopédistes confèrent au mot métaphysique, c'est s'interroger sur la valeur exprimée par les encyclopédistes dans l'impératif de rendre la philosophie ou la langue de la raison populaire. En effet le mot philosophie de cette expression est synonyme du mot métaphysique pris au sens de théorie de la connaissance, c'est-à-dire ensemble des principes organisateurs et régulateurs du savoir. Il ne renvoie donc pas aux seuls ouvrages de philosophie mais aux ouvrages des sciences, des arts et des métiers. L'expression est sous-tendue par une conception encyclopédique de la philosophie, c'est-à-dire par la conception des encyclopédistes qui en font la langue et la grammaire des sciences et des arts. Le mot philosophie, dans l'*Encyclopédie*, s'identifie à celui de langue ou de métaphysique : Diderot, dans l'article ENCYCLOPEDIE (t. V, 1755, p. 637), écrit à propos des sciences expérimentales :

Les expressions propres à ces sciences sont déjà très communes, et le deviendront nécessairement davantage. Qu'arrivera-t-il de là ? c'est que la langue, même populaire, changera de face ; qu'elle s'étendra à mesure que nos oreilles s'accoutumeront aux mots, par les applications heureuses qu'on en fera.

De même d'Alembert, dans l'article ÉLEMENTS DES SCIENCES, déclare à propos de la métaphysique des propositions : « Plus cette métaphysique est simple, facile, et pour ainsi dire populaire, plus elle est précieuse », et plus loin il ajoute : « On ne saurait, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, rendre la langue de chaque science

---

tomberont enfin dans l'oubli, lorsqu'un homme doué d'un beau génie et d'une grande éloquence les aura dépouillés, et qu'il aura reproduit aux yeux des hommes des vérités, auparavant d'une austérité sèche et rebutante, sous un vêtement plus noble, plus élégant, plus riche et plus séduisant ».



trop simple, et pour ainsi dire trop populaire » (t. V, p. 492 et p. 494). Il reprend l'expression dans les *Eléments de philosophie* (p. 31) : « On ne saurait rendre la langue de la raison trop simple et trop populaire ».

La nouvelle métaphysique du savoir permet ainsi de rendre le savoir accessible par la simplification de ses principes. La nouvelle métaphysique du savoir, entendue comme langue de la raison, s'accompagne d'un accroissement de la complexité du savoir par abréviation et diminution de la redondance. Cette complexification est donc un enrichissement structurel et fonctionnel du savoir, elle résulte d'une succession de désordres et de désorganisations rattrapées, et conduit finalement à plus de souplesse, plus de variété dans la présentation et dans la transmission des sciences et des arts.

C'est donc par son caractère programmatique et dans la réflexion qu'elle comporte sur son inachèvement que la nouvelle métaphysique du savoir proposée par Diderot et d'Alembert est proprement originale. Peut-on dire pour autant que cette nouvelle métaphysique résulte d'une réflexion critique au sens kantien du mot, réflexion qui aurait sapé les fondements de la métaphysique classique ? Dans la mesure où Diderot et d'Alembert cherchent à exclure de l'interrogation philosophique les questions traditionnelles de la métaphysique en soulignant leur caractère indécidable du fait de notre incapacité à connaître la nature des choses, ils ouvrent la voie plutôt qu'ils ne l'empruntent à la critique kantienne de la métaphysique. Car la critique qu'ils font de la métaphysique est plus une condamnation d'humeur qu'une analyse de ses objets. Ils ne soulèvent ni la question de ce qui est connaissable ou non, ni celle de la légitimité de la métaphysique considérée comme science<sup>33</sup>. La critique des encyclopédistes exprime plutôt un

---

<sup>33</sup> Quand Diderot déclare, dans l'article METAPHYSIQUE, que les considérations vides et abstraites sur le temps, l'espace, la matière, l'esprit, font de la métaphysique une science méprisable, il condamne davantage les métaphysiciens que la métaphysique et cette condamnation est péremptoire. Le ton est le même chez

rejet de la philosophie scolastique et de l'esprit de système qu'elle a engendré, un refus de l'esprit métaphysicien en un mot, sans analyse précise de ce qui rend les spéculations métaphysiques vaines et inutiles. Mais si leur critique de la métaphysique est loin d'être achevée, en revanche leur construction d'une nouvelle métaphysique du savoir est accomplie : l'*Encyclopédie* fait sens et fait date dans la nouvelle organisation des connaissances et la nouvelle langue de la raison qu'elle propose.

Véronique Le Ru  
Université de Reims Champagne-Ardenne  
CIRLEP

---

d'Alembert : « la métaphysique obscure et contentieuse de la nature du mouvement est totalement étrangère à cette science [la science du mouvement] » (ÉLÉMENTS DES SCIENCES, p. 491).